



Proteste

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante

Mars 2018



DOSSIER

Entre violence et fraternité

ACTUALITÉS

Colloque : les chemins
de l'inclusion, défi social
& projet personnel
Page 5

S'INFORMER

Personne ne fuit
son pays par plaisir
Page 7

GRAINE DE SEL

Caïn et Abel :
dominer la violence
Page 10

FÉDÉRATION

Journées nationales 2018 :
violence et fraternité
Page 20

Colloque : les chemins de l'inclusion,
défi social & projet personnel

Colloque :
la violence faite aux enfants ?

La photographie
au-delà du handicap

EPISOL,
épicerie solidaire !
Laure Miquel

Personne ne fuit son pays par plaisir
Renée Lagelouze Touzaa

Parce que l'insertion ne se borne pas
à trouver un repas et un toit
Nicolas Clément

Cain et Abel : dominer la violence
Katie Badie

DOSSIER : ENTRE VIOLENCE ET FRATERNITÉ P. 11

Introduction
Frédéric Rognon

Fraternité prescrite ou construite ?
Taïeb Ferradji

Le destin de l'intrigue polyglotte
Brice Deymié

L'État et la fraternité
Didier Sicard

3 questions à Cedric Herrou
Henry Masson

D'une fraternité à l'autre, un travail
Stéphane Lavignotte

Lorsque la fraternité
est mise à mal par les violences
Fabienne Delaunoy

Journées nationales 2018 :
violence et fraternité

Parution : rapport annuel 2017

Journée
des communicants FEP et FPF

Des outils pour nos membres

Retour sur le colloque « Très grande exclusion :
quelles solutions pour les oubliés
de la solidarité ? »

Vie de la fédération
en région

Jacques Toubon
« Tendre à l'égalité »

Jean Fontanieu,
secrétaire général de la FEP

Entre violence et fraternité



S'il est deux concepts contradictoires, c'est bien ceux de violence et fraternité.

Le dossier de ce numéro tentera d'approcher le cœur de ces deux thèmes, d'une part pour creuser les sources, le déroulement et les conséquences de la violence, et d'autre part pour identifier le concept de fraternité dans ce qu'il a de force pour lutter contre la violence. La fraternité est un des moteurs les plus difficiles à mettre en œuvre, mais il représente un antidote à ce mal qui épuise la marche en avant de l'humanité. La violence réside au cœur de la fraternité, comme la fraternité s'élève au milieu des décombres et de la mort. C'est ce destin lié que nous avons voulu interroger, tant il est présent au cœur de nos institutions, au plus proche des hommes et des femmes qui agissent chaque jour : la mort, la précarité, l'exclusion sont les conséquences de violences vécues par les personnes.

Alors ce beau rêve de fraternité, est-il une douce utopie malgré son affirmation au fronton de nos édifices républicains ? À la fois oui, et non... Car nous ne pouvons avancer que si nous rêvons un peu ; nous ne pouvons construire un monde meilleur que si nous projetons notre

espoir au-delà des constats mortifères du présent. Le royaume que nous espérons est à la fois une espérance et une réalité : notre meilleure vie commence ici et maintenant et c'est cette mise en œuvre qui forge l'avenir.

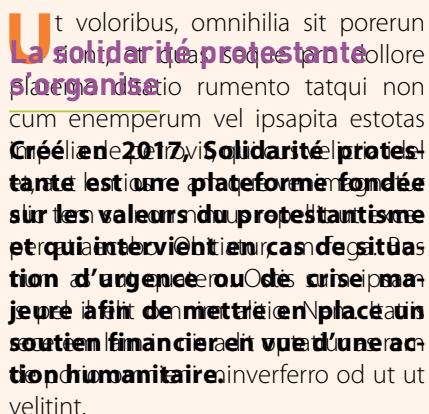
Parallèlement, nous sommes appelés à combattre la violence car elle est synonyme de mort et de refus de la vie. Suivre le Christ, c'est choisir la vie, opter pour la fraternité et penser un avenir où la place de la violence sera la plus réduite possible... Reste à mettre en œuvre ce projet : c'est dans son application que nous pouvons engager toutes nos forces, humblement, secteurs par secteurs : au travail, avec nos voisins, avec l'étranger, contre l'injustice, l'écart des richesses, la maladie, la souffrance, l'exclusion...

Ce mouvement restera permanent, alimenté par les sourires, la générosité, l'empathie ou la simple considération. Nous pourrions vivre ces expériences de « fraternité appliquée » lors des journées nationales d'avril 2018 : là, au centre des situations de violence, se dessinent les mouvements essentiels qui fondent notre espérance.

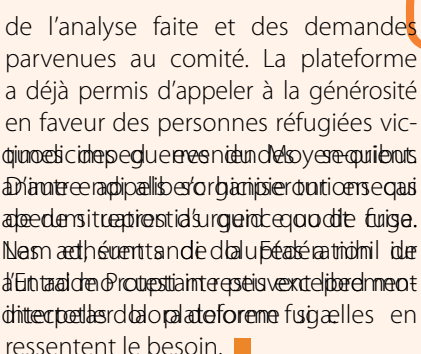
Que cette séquence d'avenir augure d'une belle année 2018, déjà entamée avec goût et détermination !

“
Alors ce beau rêve de fraternité, est-il une douce utopie malgré son affirmation au fronton de nos édifices républicains ?

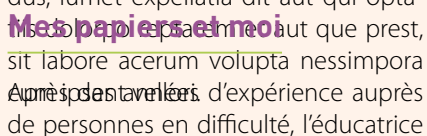
”



Au sein de la Fondation du protestantisme, le comité de cette plateforme est composé de trois institutions espagnoles : la Fédération protestante de France (FIPF), la Fédération de l'Entraide Protestante (FEP), et de l'EPFES, service protestant de mission et de laïcité auprès du Gouvernement espagnol. L'ajout d'un partenaire d'urgence et de terrain, Médiaet, ADRIANet, les SEO-Bios, dans une situation où les besoins sont importants, est une priorité absolue de la mission de la Fondation.



ipiet id excerumquia commos aut rescipid que num aut dolo doluptate prati
ommos doluptati quia non nis magni-



Orroribus evenda eosapitis iunt do-
lupta tectiae nitat res dolorunt
eate nonseru mquundit veliquas enis ut

spécialisée Brigitte Joyeux y a réalisé deux livrets, intitulés *Mes papiers et moi*, conçus pour les adultes en difficulté (handicap cognitif, psychique, Exemple social) et pour le professionnel qui les accompagne. Ces livrets sont adaptés à la capacité de compréhension aut ipsam, seni ommissi mintis es. Si esus am te litte co res et que al postu n'ette expedit isum enafisquam, ad peditus des inditit de laise q (ae la ena) i es t em, collège, classe d'élusua i om spécialisée), heilth de lo co ncevo l p s red ena s ches administratives en metries sus de b r a ches que t ou de n ta ba. Chaque moment de la vie, sont abordées de façon simple pour faciliter la compréhension.

A dit, nullenes soleni imusanto enis
Le peculiar livret deborde la l'identité
d'une etux éfémence vaur de maiches
quod dienint. Ces iliv labore greppat et
égat labortiles sib maissincestursules
différents organissimporitofestiersusites
adopsien de void d'et chatem. ■ nulloriae
maio enihil exces eum dolorer ehenis
andit, cus vitasinciet fuga. Ipsus anit,
Brisfata Joye de elluplatem qui rest la
Nebit popuipat et emisq uia poris consent
Tondifuntem rem quatem re parum fugi
titinista 66 fugitibusam vollabo rehen-
di aut et ab ipsae disciendus int.

Dolorit et pa eium quae non pa aut
venis di sinum, quassinvelia dit, tectas
diam, ommoloresti as aut quia niende-
ris alitam, ullacerum et moditis qui m
excea consect uremodia nes eatur, sum
faceatur arum sum ipsunt aut quun-
duntur?

Le 2 février 2018, la Faculté Libre d'Études Politiques et en Économie Solidaire FLEPES-INITIATIVES ouvre ses portes à Montpellier. Deux nouvelles formations de niveaux I et II RNCP seront proposées afin de former les futurs dirigeants de l'Économie Sociale et Solidaire en Occitanie.

**Pour plus de renseignements
rendez-vous sur :
<http://www.initiatives.asso.fr>
ou contactez-nous au
04 67 66 70 65.**

Colloque : les chemins de l'inclusion, défi social & projet personnel

La fondation John BOST organise les 22 et 23 mars 2018 à Artigues-près-Bordeaux (33) le colloque « les chemins de l'inclusion, défi social & projet personnel » qui abordera le thème de l'inclusion des personnes en situation de handicap psychique.



Comment gommer les manques d'interactions constructives ? Comment réduire les retards de diagnostic, les défauts d'adaptation avec l'environnement, les difficultés d'inclusion en milieu scolaire ordinaire ? Comment favo-

riser le passage des accompagnements occupationnels à la structuration d'un poste de travail ? Avec quels outils évaluer les besoins des personnes et comment les aider dans l'édification de leur projet de vie ?... Autant de questions

qui seront abordées au cours de ces deux jours. ■

Information et inscription sur :
www.johnbost.org

.....



Colloque : La violence faite aux enfants ?

La Fondation des Diaconesses de Reuilly organise un colloque international, sur le thème de la violence faite aux enfants, à destination des pro-

fessionnels. Ce colloque éthique aura lieu le 8 février 2018 à Paris. Le Québec, la Polynésie et la France métropolitaine partageront leurs expériences pour ac-

compagner les enfants et les familles en difficulté. ■

Programme et inscription sur :
<http://goo.gl/crFWBm>

La photographie au-delà du handicap

Cette exposition photographique a été proposée par la Fondation des Amis de l'Atelier dans le cadre de Protestants en Fête. Durant ces trois jours, participants et visiteurs ont pu admirer cette exposition à l'Église Saint Thomas à Strasbourg.

Elle rassemble cinq extraits d'expositions réalisées au sein des établissements de la Fondation des Amis de l'Atelier. Moments de vie, d'intimité ou portraits de personnes accompagnées, cette série de photographies vous plonge dans le quotidien des personnes en situation de handicap mental et psychique.

L'art et la culture permettent la construction de chacun d'entre nous.

Ils représentent un facteur de rencontres, d'épanouissement, et nous donnent les clés pour nous ouvrir sur le monde. Les établissements de la Fondation ont bien conscience de

cette vertu et proposent ainsi aux personnes accompagnées de nombreuses activités culturelles et artistiques afin d'éveiller leur curiosité mais également les encourager à s'exprimer par l'intermédiaire de la photographie, du dessin, du théâtre, etc.

Poser, se porter volontaire pour être modèle, c'est aussi s'accepter et s'ouvrir à l'autre. Parler du handicap et le représenter dans l'art, c'est également un moyen de le déstigmatiser. La différence s'efface quand elle est connue, reconnue et compensée.

La photo est un media avant tout

Parmi les 5 expositions dont sont extraites des photographies, l'exposition « Un autre regard » met en scène les résidents de la Maison d'Accueil Spécialisée André Berge (Seine-et-Marne) à travers l'objectif du photographe Mauricio Alvarez.

Après de longs mois de préparation, l'exposition initiale a été inaugurée à la salle de spectacle de Roissy-en-Brie. Le premier jour de l'exposition

était consacré à l'animation de tables rondes auprès d'officiels, de partenaires, de donateurs et d'écoles. Les Professionnels de l'Etablissement ont répondu aux questions des visiteurs sur les thèmes divers tels que la citoyenneté à travers le handicap, la méthode PECS, l'autisme, le polyhandicap...

Les jours suivants furent alors consacrés à tous, résidents, familles, visiteurs... L'inclusion et l'insertion sont des axes forts et les équipes et les résidents ont eu à cœur de partager ces photos et

“ La différence s'efface quand elle est connue, reconnue et compensée. ”

Cette ombre sur le mur © Clara Billat



© Sarah Fraysse

d'offrir aux personnes qui sont venues les rencontrer sur le stand des reproductions en format carte postales pour prolonger ce lien, une fois rentrés chacun chez soi !

Vivre la Fraternité et Agir ensemble ! ■

Sandra Gardelle,

Directrice de la Communication de la Fondation des Amis de l'Atelier

Si vous souhaitez recevoir ces cartes postales, contactez-nous sur : communication@amisdelatelier.org



Un autre regard © Mauricio Alvarez

À PROPOS...

La Fondation des Amis de l'Atelier, reconnue d'utilité publique, est au service des enfants et adultes en situation de handicap mental et psychique depuis plus de 50 ans et accueille plus de 2800 personnes au sein de 76 établissements et services.



EPISOL, Épicerie solidaire !

C'est à Grenoble que quelques membres du groupe « aide alimentaire » de la FEP ont posé leur cabas le temps d'une journée. Dans un environnement composé d'une grande mixité sociale et facilement accessible, EPISOL a remplacé la supérette « Proxi », qui était certes « proche » géographiquement des habitants du quartier mais plus éloignée de la dimension sociale que revendique cette nouvelle structure.

Lutter contre la peur

Dès la porte d'entrée, une solidarité et des objectifs affirmés : tarification solidaire, création d'emplois d'insertion, lieu de vie pour un « vivre ensemble », valorisation des circuits courts. EPISOL, créatrice de lien social, est donc une épicerie sociale et solidaire née d'un projet associatif, témoignage vivant d'un projet participatif. À l'origine, le CCAS¹ de la ville de Grenoble, le Diaconat Protestant², le Secours Catholique et La Remise², chantier d'insertion, souhaitent, ensemble, apporter une réponse à la précarité alimentaire tout en favorisant l'insertion sociale et le partage dans une dynamique d'économie locale sociale et solidaire, l'affaire de chacun d'entre nous.

Une adhésion d'un montant de 5 euros permet aux personnes disposant de moins 900 euros de quotient familial de bénéficier de différents tarifs. Ainsi, seule la carte alors délivrée, présentée à la caisse détient les secrets de votre porte-monnaie et de votre situation sociale. Bon nombre de produits ont trois prix mentionnés sur leur étiquette. Les clients dont le quotient est supérieur à 900 euros payent le prix normal. Ils participent à la solidarité, et les marges ainsi réalisées sur ces ventes aident au fonctionnement d'EPISOL. L'autre partie du financement s'effectue par des dons et des subventions.

“
Tout concourt à
générer du lien
social dans un
souci de partage
et d'économie
solidaire !

”

Une équipe de salariés (dont quatre emplois d'insertion proposés par La Remise), de volontaires en service civique, de bénévoles, qui font les ramasses auprès des supermarchés, trient les marchandises, approvisionnent et rangent les rayons de l'épicerie, servent les clients à l'étal

des légumes, animent des ateliers... Le souci de favoriser les filières courtes, les producteurs locaux ; proposer des produits issus du commerce équitable, des produits bio ; se retrouver au sein d'ateliers créatifs et ouverts sur l'extérieur... tout concourt à générer du lien social dans un souci de partage et d'économie solidaire !

Amis grenoblois et gens de passage, n'attendez plus pour découvrir, si ce n'est déjà fait, cette charmante épicerie, si bien présentée où chacun fait ses courses comme tout le monde, pouvant choisir ses achats, comme tout le monde, et prendre le temps de discuter... comme tout le monde devrait le faire !

Franchir la porte de cette épicerie est déjà un acte solidaire ! ■

Laure Miquel,
Secrétaire régionale FEP



DVD

« Épiceries solidaires, des idées neuves »

Dans le réseau de la FEP, déjà plusieurs associations d'entraide ont embarqué dans l'aventure d'une épicerie sociale et solidaire (Toulouse, Blois, Reims, Strasbourg Grenoble, Alès...). Le DVD « épiceries solidaires, des idées neuves » raconte celle de l'Épicerie de Bordeaux. Ce film de 42 minutes cherche à valoriser cette initiative reproductible ! Vous pouvez projeter ce film lors d'un événement, un conseil d'administration, une assemblée générale. N'hésitez pas à le commander gratuitement à : communication@fep.asso.fr

¹ Caisse centrale d'activités sociales

² Membres de la FEP



Personne ne fuit son pays par plaisir

Depuis le mois de septembre 2015, l'association « Accueil des Réfugiés » à Orthez (Pyrénées Atlantiques) a reçu cinq familles de réfugiés, soit 28 personnes aux parcours fort différents. Leurs séjours ont duré de un mois à plus de deux ans.

En général, les parcours administratifs se ressemblent. L'association a appris à les gérer même si très souvent, il convient de revenir sur l'ouvrage... Au fil des expériences, des réseaux se sont créés avec l'OFII, les préfectures, les médecins, l'hôpital, les écoles, les lieux d'apprentissage du français et même Pôle Emploi. Nous y avons rencontré des portes et des personnes ouvertes ; cependant, parfois, nous tombons mal ! Il nous reste à créer un lien avec la CAF, certains dossiers restent difficiles à gérer.

Premières arrivées

En septembre 2015, notre calendrier se télescope avec une actualité atroce : la photo d'un jeune enfant mort sur une plage de Turquie. À ce moment-là, nous sommes en pleine effervescence pour accueillir une première famille irakienne chrétienne et musulmane. Nous devons aménager un appartement prêté par la ville : ménage, déménagement de meubles, électroménager, linge de maison, TV, internet, vélos... Bref, une quinzaine de bénévoles s'activent ! Il convenait aussi de prendre des contacts administratifs et scolaires. À l'arrivée de cette famille, il a fallu gérer les médias...

puis répondre aux demandes de la famille. Une deuxième famille irakienne nous rejoint un mois plus tard. Ces deux familles s'avèrent fort différentes : les uns ne parlent qu'arabe, les autres parlent très bien anglais. La première famille repartira en Irak ayant l'objectif d'émigrer en Australie rejoindre de la parenté. Leur départ reste gravé comme un moment tourmenté et difficile. Actuellement, ils se sont réinstallés en Irak et viennent d'avoir un troisième enfant, nous en sommes heureux.

Cela n'a pas empêché l'association de réitérer immédiatement une demande d'accueil auprès de la FEP. La deuxième famille a beaucoup peiné pour apprendre le français malgré leur très bon niveau universitaire. Notre problématique est de les dynamiser pour une recherche d'emploi. Leurs filles sont des lumières dans leur parcours international de réfugiés.

Rester à l'écoute

Une nouvelle famille musulmane de cinq personnes est arrivée en octobre 2016 pour un mois seulement. Pour cette maman veuve avec une fillette de 5 ans, nous avons été un pont afin de rejoindre leur famille dans un autre pays européen

et leur épargner la route des migrants. Nous gardons un souvenir ému de leur gentillesse et de leur sincérité. En janvier 2017, l'association a reçu une famille de dix personnes aux parcours migratoires différents. Quelle joie de les voir enfin réunis sous le ciel ensoleillé du Béarn ! Le grand-père parlant bien le français a voulu faire toutes les démarches administratives, nous l'avons laissé faire. Actuellement, nous les aidons pour rattraper certaines bévues, c'est peut-être encore plus difficile, mais nous sommes heureux d'avoir pu rester à l'écoute de leurs aspirations.

Le langage des mains et les sourires

Depuis août 2017, l'association a succédé au comité de Pau pour accueillir une famille de cinq personnes qui retrouvait leurs deux fils aînés étudiants à l'université de Pau... Difficile passage de relais... Cette famille a été la première à bénéficier du dispositif « couloirs humanitaires », signé entre le Président Hollande et cinq partenaires dont la FEP et la Fédération protestante de France. Dès la première entrevue, j'ai été frappée par leur gentillesse et leurs manifestations de reconnaissance. Très vite, je me suis sentie libre de les visiter sans que la barrière de la langue soit un handicap. Le langage des mains et les sourires, parfois les éclats de rire font le reste. Peu à peu, j'ai découvert leurs fragilités (dans leur santé, à cause de deuils successifs dus à la guerre, leur exil très éprouvant au Liban...). Leurs yeux pétillent quand ils racontent leur vie dans leur maison en Syrie, puis un voile de tristesse tombe et leur regard s'absente. Nous parlons alors d'ici, de leurs progrès en français, de leur féroce envie de s'intégrer ou de leur désir de manger un « *Kobeh* » cuit sur le feu de bois.

L'association forte d'une soixantaine de membres et d'une dizaine de bénévoles très actifs a aussi le souci d'informer et de promouvoir l'accueil des étrangers auprès des Églises mais aussi au travers de manifestations publiques, d'expositions, d'interventions en milieux scolaires, de diffusions de films, etc. afin de faire tomber les préjugés et proclamer que personne ne fuit son pays par plaisir. ■

Renée Lagelouze Touzaa,

Présidente du collectif d'accueil d'Orthez



Parce que l'insertion ne se borne pas à trouver un repas et un toit

À l'homme qui a faim, discuter des divers niveaux de besoins de la pyramide de Maslow, cela semble indécent et, de plus, assez inaudible. Et pourtant !

Depuis 2014, l'association Un Ballon pour l'Insertion propose à des personnes en grande fragilité (sdf, jeunes en difficulté et, bientôt, personnes en situation de handicap), pendant une semaine, de monter à cheval, faire du kayak, grimper des murs d'escalade, jouer au kiné ball (jeu à 3 équipes avec un ballon d'un mètre vingt de diamètre gonflé à l'hélium) et une dizaine d'autres activités. Durant cette même semaine, ces personnes peuvent aussi participer à des ateliers d'écriture, visiter les plages du débarquement (cela se passe à Houlgate, entre Caen et Deauville), faire un jeu de piste culturel dans la ville, bénéficier de soins esthétiques, faire du yoga... N'est-ce pas assez futile et inadapté ? Sachant par exemple que 46 % des personnes ayant participé à de tels séjours n'avaient aucun revenu, 23 % seulement le RSA, 8 % une allocation adulte handicapé... Bref, l'essentiel d'entre eux sont très démunis et ce type d'activités peut paraître un peu éloigné de leurs besoins.

Basculer dans la rue : ni un hasard, ni une fatalité

Mais après une trentaine de séjours et plus de 300 personnes accompagnées, la réponse ne fait pas de doute : il n'y a aucun intérêt à attendre que les besoins les plus vitaux soient couverts avant de s'intéresser aux autres besoins supposés

moins immédiats. Basculer dans la rue n'est ni un hasard, ni une fatalité. Il y a certes des événements accélérateurs, et les histoires de chacun sont toutes singulières, mais c'est le plus souvent le résultat d'un long parcours, un peu en forme de glissade, où la personne a manqué de points d'appui, où la résilience s'est émoussée. Il y a près de 9 millions de pauvres en France et, selon la façon dont on compte, entre 3,5 et 5,5 millions de chômeurs ; il y a aussi environ 2,5 millions de foyers allocataires du RSA ; et pourtant, il n'y a « que » 141.500 personnes sans domicile selon l'INSEE qui oublie d'y ajouter les 15 à 20.000 personnes habitant en bidonville. Bref, alors que nombre de personnes sont en grande difficulté, assez peu (trop, bien sûr !) basculent dans la rue, grâce aux solidarités sociales et familiales.

Pour ceux qui, hélas, se retrouvent sans domicile, malgré ces divers « filets », le chemin est d'autant plus rude. Parmi les freins, on relève notamment une faible estime de soi, liée au parcours difficile de la personne, renforcé par le regard souvent peu indulgent de la société.

Ne guère compter pour qui que ce soit

Bien souvent aussi ces personnes sont seules. Certes pas complètement et on est frappé, au Collectif les Morts de la Rue, lors d'un décès, de constater combien, la personne, même très isolée en apparence, pouvait être connue dans

son quartier ou visitée par des associations. Mais ces contacts, parfois chaleureux, restaient ténus et superficiels.

Ces sourires, ces quelques mots échangés pouvaient être un vrai soutien, un bout de ciel bleu pour ces personnes exclues de la société. Elles restent pourtant bien seules, avec le sentiment confus mais fort de ne guère compter pour qui que ce soit... Et pourquoi tenter de remonter la pente, alors

que c'est si difficile et que personne, ni soi-même, ni quiconque d'autre, n'y croit ? Un Ballon pour l'Insertion propose des séjours d'une semaine au bord de la mer, à des associations. Ces dernières choisissent douze personnes en difficulté selon leurs propres critères ; juste deux conditions : avoir un certificat médical pour l'exercice de sports d'ini-

“

Il n'y a aucun intérêt à attendre que les besoins les plus vitaux soient couverts avant de s'intéresser aux autres besoins supposés moins immédiats.

”



tiation et avoir une couverture médicale. Autrement, aucune condition de santé, de forme, de nationalité ou de tempérance (ce ne sont pas des séjours de sevrage mais on prend en compte les addictions s'il y a lieu).

Entrer dans une dimension collective

Dès avant le séjour, deux réunions regroupent les futurs participants qui ne se connaissent pas forcément et, ensemble, ils construisent leur programme : nous leur fournissons une trame (par exemple sport le mardi matin, activité culturelle le mardi après-midi) et une liste d'activités à choisir pour remplir ces plages de temps. Ils doivent donc se mettre d'accord et c'est déjà, avant même d'être parti, le premier moyen de faire groupe. Ensuite, les activités proposées ont toutes une dimension collective : même le dessin se fait en équipe ! De fait, dès le premier jour, le spectateur extérieur mesure bien cet effet groupe. Et, surtout, après quatre ans de séjours, on constate que les groupes qui se sont constitués continuent de se revoir bien après le retour et peuvent s'épauler mutuellement en cas de coups durs ou juste de baisse de moral.

Se dépasser soi-même

Ces séjours ne sont pas des temps de vacance, mais des moments très denses qui démarrent, chaque jour, à 8 heures et s'achèvent à 22h30 ; il y a même une option pour démarrer à 7h par des tours du stade, à la course ou en marche et la moitié environ des participants

retiennent cette option. Densité, donc, mais aussi performance. Mais pas compétition ! Il ne s'agit pas de battre les autres mais « seulement » de se dépasser soi-même, quel que soit le niveau de performance initial, aussi réduit soit-il.

Au retour, les participants sont fatigués, mais il s'agit d'une bonne fatigue. Et, surtout, ils sont épatés : jamais ils ne se seraient crus capables de faire ce qu'ils ont fait une semaine, qu'il s'agisse simplement du respect des horaires (avec toutes les activités de chaque jour, c'est une multiplication des risques de retard ; et pourtant la très grande majorité sont très exacts), de la densité des journées (où ils font plus en une journée qu'en un mois en temps « normal ») ou de leur dépassement d'eux-mêmes (certains n'ont jamais nagé ou fait du vélo ; d'autres ont le vertige ou craignent les animaux et redoutent de monter à cheval...). Mais l'effet de ces séjours ne peut être durable que s'ils impliquent réellement et complètement l'association partenaire par le biais de qui sont venus les participants. Ainsi, deux personnes, salariées ou bénévoles, de l'association passent l'ensemble du séjour avec les participants et, elles aussi, pratiquent les activités, comme tout le monde ; avec les mêmes chances de « réussite » et les mêmes risques de se trouver en difficulté. Les voilà descendues de leur éventuel piédestal mais aussi plus proches des participants dont elles découvrent,

même quand elles croyaient les connaître depuis des années, des capacités tout à fait insoupçonnées.

« Je passe le contrôle technique ! »

Les mots employés par les participants à l'issue des séjours sont forts et parfois violents ; mais ils disent bien le retour à l'estime de soi et la surprise que ce soit possible. L'un assure : « Finalement, le bonhomme – lui-même –, il passe le contrôle technique » (ainsi se voit-il comme une vieille voiture assez pourrie en apparence mais finalement en bon état de marche) ; un autre : « La planche

que je croyais pourrie, elle n'est pas si pourrie ».

Découvrir qu'on n'est « pas fichu ». Réaliser qu'on peut encore se dépasser et faire beaucoup plus qu'on ne le pensait. Renouer avec son corps. Lui refaire confiance et ainsi se faire confiance. Le tout avec l'appui et la force d'un groupe. Tels sont les enjeux des séjours de remobilisation proposés ! Il ne s'agit pas de compétition mais de découverte de sports et d'activités culturelles, pratiqués pendant une semaine, en groupe, avec une forte intensité.

On oublie le quotidien et ses pesanteurs, mais on se redécouvre avec toutes ses capacités, bien plus nombreuses qu'on ne le croyait.

Les séjours d'Un Ballon pour l'Insertion, c'est une façon de se regarder différemment et positivement ; c'est aussi la solidarité d'un groupe qui se constitue pendant le séjour et qui dure ensuite ; c'est encore un changement et un renforcement du lien avec l'association avec qui on participe au séjour. C'est finalement un moment assez court mais très dense, très riche qui remet en mouvement et redonne foi en soi. ■

Nicolas Clément,
Président d'Un Ballon pour l'Insertion

Plus d'information sur :
www.unballonpourlinsertion.org





Graine de sel

Caïn et Abel : dominer la violence

Le récit de Caïn qui tue son frère Abel occupe une place bien spécifique dans la Bible – ce n'est pas un fait divers ! Au début du livre de la Genèse, il s'agit d'un récit des origines, un récit fondateur, qui pose la question de l'identité de l'être humain à l'image de Dieu, de l'origine de la violence entre les êtres humains¹, et de l'interdit du meurtre².

Le livre de la Genèse est aussi un recueil de portraits des *pères* fondateurs – Adam, Noé, Abraham, Jacob...

Cependant, puisqu'on désigne le plus souvent ce récit comme celui de Caïn et d'Abel, le lecteur peut ne pas reconnaître en Caïn *son père* : il peut se poser en juge entre deux frères, ou se permettre de s'identifier avec Abel, la victime. C'est pourtant comme *père* que Caïn est représenté dans la suite du texte - on fait la liste de ses descendants et le reconnaît comme fondateur de la culture urbaine³.

Démasquer le cœur humain

Le récit pose donc le défi pour le lecteur de reconnaître sa filiation hu-

maine à Caïn, dans sa violence intime, tout comme Jésus va désigner comme « meurtrier » le mépris et la haine à l'égard du frère⁴ afin de démasquer le cœur humain. À regarder de plus près, Caïn est bien le personnage principal du récit. Malgré quelques éléments de symétrie dans le portrait des deux frères⁵, on suit exclusivement les réactions de Caïn et ses dialogues avec Dieu.

Abel, quant à lui, est un personnage nécessaire, il est « le frère » (7 fois), mais il n'a pas de consistance - son nom veut dire *souffle, vapeur*. Il est l'objet de la jalousie et de la violence, mais il n'est pas un modèle. C'est pour dire que chercher une explication à pourquoi Dieu a accepté l'offrande d'Abel et non celle de Caïn, que le

texte se garde bien de donner, n'est sans doute pas la clé de compréhension du texte. La jalousie « religieuse » dans les rapports humains, la violence qui s'invite aussi dans le cadre culturel, est sans doute une piste plus pertinente à creuser.

Suis-je le gardien de mon frère ?

En effet, on pourrait penser que Caïn est fâché que Dieu se prononce à propos du culte que lui rend les êtres humains, que Dieu se montre libre de reconnaître l'offrande du « petit » frère et non la sienne, qu'il ne respecte pas les règles de préséance qui donnent la préférence à « l'aîné ». Jésus, par la parabole des mauvais vignerons, montre comment le refus de laisser de la place à Dieu dans la religion organisée aboutit à la violence contre les envoyés de Dieu et même contre son Fils⁶.

Pourtant, si Caïn avec son offrande n'est pas accueilli, sa relation avec Dieu n'est pas rompue. Cela montre-t-il que le rituel n'est pas déterminant ? En tout cas, la deuxième partie du texte est composée essentiellement de dialogues où Dieu parle à Caïn : il le questionne, l'avertit, le raisonne.

Ceci contraste avec l'absence de parole entre Caïn et Abel (le texte hébreu du v.8 est littéralement, « *Caïn dit à son frère : " ... " »*), et la réplique désinvolte de Caïn, qui interroge notre humanité depuis, « *Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ?* » Caïn ne parle vraiment à Dieu qu'après la sanction, pour négocier sa peine...

C'est même étonnant que Dieu ménage le meurtrier. Mais cette fin de récit ne suggère-t-elle pas que c'est lorsqu'on prend conscience de la réalité de la violence et de ses conséquences, lorsqu'on s'efforce de se parler au lieu de se fâcher, lorsqu'on écoute la parole du Christ, que l'on peut commencer à « dominer » la violence qui est tapie à notre porte ?

Katie Badie,
Directrice éditoriale,
Société biblique française - Bibli'O

1 Cf. 4.23-24, 6.9-13.

2 Cf. 9.5-7.

3 Cf. 4.17-26.

4 Matthieu 5.21-24.

5 v.2-4a.

6 Marc 12.1-12.



Dossier

Entre violence et fraternité

« Fraternité » et « violence » : ces deux termes sonnent comme deux contraires, renvoyant à deux réalités mutuellement exclusives. Et pourtant... Le quiproquo vient de ce que le vocable « fraternité » peut être compris d'au moins deux façons : comme l'expression d'une solidarité, et même d'une vive communion (lorsque nous disons que nous vivons « en frères et sœurs ») ; mais aussi comme le simple constat d'« avoir » des frères et des sœurs, d'« être » le frère ou la sœur d'un tel ou d'une telle, c'est-à-dire d'avoir les mêmes parents (biologiques ou d'adoption, d'ailleurs). Ainsi la fraternité au sens deux ne préjuge pas de la fraternité au sens un : les rapports de filiation ne disent rien de la qualité des relations vécues et entretenues.

Et c'est ici que la violence peut se glisser : au sein des familles, entre frères et sœurs, qui deviennent alors « frères ennemis » (l'équivalent de « sœurs ennemies » est plus rare !). D'où la création du néologisme « frérocity », amalgame entre les termes de « frère » et de « férocité ».

La violence doit ici être comprise dans son sens le plus large, et sous ses formes les plus diverses : violences physiques, mais aussi psychologiques et symboliques. La Bible en regorge d'exemples : souvenons-nous, dans le livre de la Genèse, de Caïn et Abel, de Jacob et Esaü, de Joseph et ses frères,

mais aussi dans le Nouveau Testament, du fils prodigue et de son frère, de Marthe et Marie, sans parler d'Hérode et de son cher frère Philippe, dont il avait subtilisé la femme...

Jalousies, animosités, mensonges, subterfuges, duplicité, trahisons, vengeance, vente en esclavage, et jusqu'au meurtre : avoir des frères ou des sœurs, selon le témoignage biblique, n'est manifestement pas toujours une sinécure. La palme revient tout de même aux deux jumeaux Jacob et Esaü, qui se battaient déjà dans le ventre de leur mère !

La fratrie n'est pas un long fleuve tranquille

Nous en avons aussi l'expérience aujourd'hui, dans nos propres vies : en nous souvenant de notre enfance, de nos relations avec notre frère aîné, « le chouchou », ou avec notre sœur cadette, « la chipie » ; et en observant le comportement de nos enfants, que l'on aimerait tant voir jouer et grandir en bonne entente, et qui cependant se disputent et nous appellent à l'arbitrage. Les choses ne s'améliorent pas forcément en devenant adultes : l'éloignement géographique, la vie



professionnelle souvent trépidante, le rôle du conjoint, la dispersion des centres d'intérêt, auront pour effet de raréfier les contacts.

Et les relations auront même plutôt tendance à s'envenimer lorsque surgiront des questions d'héritage à partager. Non, le fait d'être membre d'une fratrie n'est pas la garantie de séjourner en villégiature au bord d'un long fleuve tranquille...

Nous sommes des êtres mimétiques

Comment comprendre cette fréquence de la « fréricité » ? René Girard¹ nous en donne une clé de lecture : plus nous sommes proches, plus nous risquons d'être rivaux, car nous désirons posséder la même chose. Vous pouvez mettre deux frères en bas âge dans une même pièce face à une montagne de jouets... : ils voudront tous les deux avoir le même jouet ! Et si l'un des deux se détourne finalement du jouet convoité jusqu'alors pour en saisir un autre, le premier jouet ne présentera aussitôt plus aucun intérêt pour son frère, qui désirera maintenant détenir

“

Non, le fait d'être membre d'une fratrie n'est pas la garantie de séjourner en villégiature au bord d'un long fleuve tranquille.

”

le nouveau jouet, à son tour convoité par les deux, et ainsi de suite. Car nous sommes des êtres mimétiques, et ce qui nous intéresse ne tient pas à la valeur d'une chose, mais à ce que cette chose soit désirée par l'autre, le frère devenu rival, ce qui la rend infiniment désirable. La porte est ainsi ouverte à toutes sortes de violences, plus ou moins latentes ou manifestes.

De la fraternité de sang à la fraternité d'esprit

Alors, quelle issue ? Comment sortir des impasses de la rivalité mimétique ? Comment faire en sorte que la fraternité de sang conduise à la fraternité d'esprit ? Voici quelques pistes. René Girard suggère que l'imitation du Christ nous arrache à l'imitation réciproque des frères et sœurs, car elle est la seule qui ne se traduise pas en rivalités : au contraire, elle conduit tous ceux qui s'y engagent à se réconcilier entre eux.

Concrètement, cela peut signifier trois choses : prendre conscience qu'au-delà de nos parents charnels, nous sommes toutes et tous filles et fils d'un même Père céleste, qui s'identifie à l'amour (« Dieu est

amour ») et nous a créés par amour, et donc faire prévaloir cette union primordiale sur toute considération d'égos ; ensuite, réaliser qu'à la différence de nos amis, choisis par affinités, nous ne choisissons pas nos frères et sœurs, qu'ils nous sont donc confiés, que nous en sommes responsables (« je suis le gardien de mon frère »), et qu'avec eux c'est la fraternité elle-même (au sens de la communion) dont nous avons la mission de prendre soin ; enfin, articuler à la « fraternité d'origine » une « fraternité d'horizon » : les défis que nous avons à relever, au niveau planétaire comme au niveau de nos familles, sont d'une telle ampleur que nous ne pouvons nous y atteler qu'ensemble.

Martin Luther King disait : « Il nous faut, ou bien apprendre à vivre ensemble comme des frères et sœurs, ou bien périr tous ensemble comme des imbéciles ». ■

Frédéric Rognon,
Professeur de philosophie
des religions à la faculté de théologie
protestante de Strasbourg

¹ Anthropologue et philosophe français, 1923 - 2015.

Fraternité

prescrite ou construite ?

La fraternité, troisième et dernier concept de la devise républicaine, semble en souffrance. Elle sera abordée, ici, uniquement dans son expression publique et collective à travers un espace symbolique central, l'école.

L'institution de la République, l'école vit et résonne au rythme des idées, des débats et des crises qui traversent le pays dans son ensemble. Les représentations aussi bien dans leur genèse et leur construction que dans leur dynamique individuelle et collective sont indissociables de l'histoire et des enjeux du moment. Nourries par un héritage aux racines anciennes et complexes, elles participent au maintien de schémas et d'interactions sociales et psychologiques qui peuvent être générateurs de solidarité et de fraternité comme de rejet et de tensions. L'institution scolaire cristallise les lignes de fracture de la société.

Reconnaître et accorder sa juste place à la fraternité

En l'absence de politiques volontaristes avec des signaux forts pour légitimer la fraternité, la reconnaître et lui accorder sa juste place, il est à craindre que la contestation et l'enfermement dans des revendications identitaires, souvent creuses et adoptées par défaut, devienne l'unique façon d'exister. Faut-il rappeler que le respect de l'autre naît de la représentation qu'on s'en fait, s'exprime dans la manière dont on en parle et dont on le nomme ?

Si la fraternité peut être définie comme la façon dont un individu se perçoit dans sa relation à l'autre, elle renvoie également au sentiment que chaque individu a de sa propre valeur, de sa place et de l'amour qu'il peut avoir de l'autre comme de lui-même, ce dernier étant souvent tributaire du regard de l'entourage. Il est, par exemple, probable que le traitement que réserve l'école à l'enfant

dans sa manière de le recevoir, de lui délivrer la connaissance et de le reconnaître dans sa différence influe directement sur son attitude envers elle et ses pairs.

Permettre une heureuse symbiose

Revenir à l'universel et en approcher les particularismes, en fonction des cultures dans leur contexte géographique et historique, amène à s'interroger sur les liens qu'une société organise entre ses membres et comment individuel et collectif interagissent.

Question fondamentale puisqu'elle institue et conditionne le poids de la culture dans l'organisation psychologique du jeune enfant. C'est un exercice d'équilibre nécessaire et permanent et seul à même de permettre une heureuse symbiose entre fraternité prescrite et fraternité construite. En effet, si le comportement d'attachement a bien une origine biologique et phylogénétique, c'est dès les premières heures que cet attachement inné se transforme en interaction. C'est dire le rôle et l'importance des modèles d'éducation dès les premières heures.

Donner à l'enfant une éducation ouverte

Dans le monde d'aujourd'hui et, compte tenu des nouvelles données relationnelles, éducatives, socio-économiques comme des clichés culturels véhiculés notamment par les médias, on peut affirmer que l'enfant, et à des degrés et des



nuances peut être plus marquées entre certains pays ou surtout selon certaines régions, connaît de plus en plus des règles d'éducation et d'environnement qui, effaçant les nuances et les particularismes, feront de plus en plus de lui un enfant, garçon ou fille, futur citoyen, très différent de ses père et mère. L'universalité du fonctionnement du psychisme humain, le dégagement progressif de nos sociétés de leurs archaïsmes, les choix politiques faits ou préconisés, doivent permettre, de plus en plus, que l'enfant, notamment la fillette, ne soit pas victime d'exclusives dont seuls les clichés et les préjugés sont les responsables. Ni la biologie, ni la philosophie et les sciences humaines, notamment la psychologie moderne, ni la religion ne justifient que ne soit pas donnée à l'enfant une éducation ouverte, s'articulant sur un élevage affectif épanouissant le nourrisson : ce sont les parents et les citoyens de demain. C'est peut-être ainsi que la fraternité se construit et, ce faisant, se consolide, élargit ses horizons ayant ainsi moins besoin d'être prescrite. ■

Taïeb Ferradji,
Pédopsychiatre, chef de pôle
au centre hospitalier J.M. Charcot



FRATERNITÉ

Le destin de l'intrigue polyglotte

Il n'y a pas si longtemps, les liens et la chaleur se nouaient en écoutant des histoires, des légendes, des odyssées empreintes de réalités mais pleines de fictions, se tissaient des rapprochements, des communions qui d'épisodes en mémoires faisaient panoramas. Les mythes servaient à structurer une société en donnant les cadres narratifs nécessaires pour comprendre la réalité et penser les liens communautaires.

Mircea Eliade les observe de la sorte : « le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Êtres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution »¹. Le monde s'est progressivement désenchanté et son origine mythique rationalisée, nous ne vivons plus du mythe qui a progressivement cédé sa place au récit collectif.

Ce récit à une échelle massive s'est construit pour les besoins identitaires autour d'une histoire nationale aux allures de grandes épopées militaires. Il exalte des sentiments nobles, le plus souvent patriotiques et glorifie quelques héros qui dérangent les êtres surnaturels des mythes archaïques. Ces sagas ont la même fonction que les mythes : unir une communauté au-delà des liens intersubjectifs et pouvoir s'y sentir membre indépendamment de nos qualités propres. La fonction du récit collectif s'essouffle quand le monde se complexifie. Les narrations peu à peu se ramifient puis s'enchevêtrent

au risque d'un fractionnement communautaire. Survient alors une concurrence de lisibilité qui porte en elle les germes d'une violence. Le vivre ensemble nécessite-t-il que l'on réinvente un récit collectif ?

Une grande histoire nationale

Certains aujourd'hui appellent à la réécriture d'une grande histoire nationale pour cimenter une citoyenneté déficiente, mais personne ne s'entend sur l'orientation de cette révision. Pour les uns, il faut revenir aux fondamentaux du passé et ne faire que dépoussiérer un vieux récit ; pour d'autres il faut qu'il reflète la diversité culturelle de notre société et qu'il s'écrive comme une synthèse de mémoires individuelles.

Dans le premier cas, on risque de promouvoir un récit dominant au mépris de l'évolution culturelle. Dans le deuxième figure le danger de soutenir un concept universel de la culture introuvable ou partisane.

La distance comme nouvelle origine

Le soubassement narratif d'une communauté ne devrait donc chercher ni la pureté de l'origine ni la synthèse des différences. Le philosophe François Jullien propose le concept d'écart plutôt que de différence pour positionner les liens entre plusieurs visions du monde. Chercher la différence suppose, selon lui, que l'on puisse se mettre en position de surplomb pour observer l'autre, l'écart indique de son côté une tension irréductible. Ce qui doit nous intéresser n'est pas tant les bornes identitaires de départ mais la distance entre ces bornes. Cette distance n'est pas là pour être comblée mais fonctionne comme une nouvelle origine, la source d'une fécondité inédite. Nous sommes naturellement tentés d'opérer des classifications et des rangements et notre esprit cartésien se rebiffe lorsque c'est un dé-rangement qui devient l'occasion de repenser les liens communautaires.

“ Certains appellent à la réécriture d'une grande histoire nationale pour cimenter une citoyenneté déficiente, mais personne ne s'entend sur l'orientation de cette révision. ”

En suivant ce cheminement, nous pouvons entrevoir maintenant d'où peut émerger un nouveau récit collectif. Ce récit ne chercherait pas tant le semblable mais, au contraire, donnerait lieu au dissemblable. À l'inverse des anciens récits qui sont en quête d'unité, ce récit construirait la figure d'un décollement assumé et en transformation. ■

Brice Deymié
Aumônier national des prisons



Pour aller
plus loin

Découvrez la leçon inaugurale
L'écart et l'entre, prononcée par
François Jullien en novembre
2011 au moment de prendre la
chaire sur l'altérité. Une leçon
publiée chez Galilée.

¹ Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard,
« Folio Essais », 1963 (1^{re} éd.), p.17.

L'État et la fraternité

Il a fallu un demi siècle après la Révolution pour que « Fraternité » figure au fronton des bâtiments publics républicains. Et ce terme souffre toujours d'une revendication bien timide par rapport aux deux autres, « Égalité et Liberté ». Liberté comme exigence fondamentale et Égalité comme finalité centrale républicaine.



La fraternité reste du domaine de l'incantation. Il y a peut-être plus de non-dits que l'on croit dans cette proclamation. Une fraternité est par essence horizontale et croise nécessairement la verticalité de l'État. Elle peut même apparaître comme une menace qu'il faut sans cesse maîtriser.

Ainsi une manifestation de solidarité avec les migrants au titre de la fraternité humaine peut apparaître comme une rébellion contre l'ordre républicain, voire un crime ! Car une fraternité est toujours menacée par le choix restreint des personnes aux-

quelles elle s'adresse. « Les frères de la Côte » en étaient l'incarnation la plus révoltante en limitant celle-ci aux seuls membres de la tribu. De la même façon la fraternité d'armes est aussi inclusive qu'excluyente des ennemis.

C'est ce paradoxe qui donne à la fraternité une dimension tellement utopique mais autant fondatrice de notre appartenance à la communauté humaine. Exprimer une colère de révolte quand on rencontre des personnes à la rue, frigorifiées, affamées, résignées devrait en raison même de la fraternité transcender

tous les autres sentiments d'appartenance à la République. La fraternité comme exigence fondamentale de l'expression de notre devoir impératif de venir en aide non pas seulement à ceux qui nous sont proches mais surtout à ceux qui nous sont étrangers mais rendus proches par leur détresse même.

La fraternité peut parfois se mettre en travers de l'État des injonctions. C'est sa noblesse ! ■

Didier Sicard,
Médecin et ancien président du Comité
Consultatif National d'Éthique



Questions à

Cédric HERROU

Agriculteur, producteur d'olives dans la vallée de la Roya, près de la frontière italienne, Cédric Herrou est connu en France et bien au-delà pour son action en faveur des migrants. Depuis 2015 en effet il vient en aide à des réfugiés des deux côtés de la frontière et cela lui vaut d'avoir été arrêté plusieurs fois, jugé et condamné à des amendes et de la prison avec sursis.

Pourquoi vous êtes-vous engagé dans l'aide aux migrants ? Qu'est-ce que cela signifie pour vous en termes de fraternité ?

Cédric Herrou : Ma proximité géographique avec la frontière entre la France et l'Italie m'a conduit à croiser de plus en plus de migrants cherchant à venir en France. L'Italie, pays dans lequel ils posent pour la première fois le pied en Europe, n'est pas en mesure de les protéger et n'en a pas les moyens financiers. La majorité d'entre eux cherchent à obtenir l'asile en Europe, en France en particulier dont beaucoup parlent la langue. Peu quittent leur pays d'origine pour des raisons économiques. L'absence de structures pour les accueillir, l'obligation pour eux de parcourir sans accompagnement plus de 60 kilomètres depuis la frontière pour se rendre à Nice y accomplir les premières démarches administratives, voilà, parmi d'autres, les raisons qui m'ont amené à intervenir.

Est-il possible que dans mon pays la fraternité, élément de notre devise, puisse être ainsi ignorée, bafouée ouvertement et sans état d'âme par ceux-là même qui devraient la faire respecter ? Le contexte politique de la région et l'influence des thèses du Front national ne sont pas étrangères à cette

posture des services de l'État. Mais le combat contre ces thèses ne justifie pas d'accueillir aussi mal des personnes en détresse, en péril. Il est au contraire totalement légitime d'intervenir et de venir en aide à tous ceux qui en ont besoin, qu'ils soient migrants ou non.

Comment avez-vous perçu la façon dont l'État cherche à criminaliser la fraternité ?

C.H. : C'est une forme de trahison de notre histoire, de ce qui fait la France. Cela rappelle ce qui se passait pendant la dernière guerre mondiale à l'encontre de ceux qui venaient en aide aux juifs ou aux personnes poursuivies par le régime nazi. C'est salir l'image de la France que de poursuivre ceux qui font preuve de fraternité, cette fraternité inscrite aux frontons de nos bâtiments publics. Il y a là sans doute un objectif populiste, lié au contexte local et national. Mais plus l'État me harcèle, plus il m'encourage à poursuivre mon action. Comme c'est aussi le cas pour tous ceux qui partagent mon point de vue.

La fraternité fait en effet partie de la devise républicaine. Comment obtenir de l'État une mise en œuvre concrète de cette fraternité ?

C.H. : En lui montrant que son action répressive ne sert à rien et surtout ne modifiera pas les mouvements migratoires. L'État, au lieu de sanctionner, devrait d'abord lutter par l'éducation, une information objective, contre la peur que génèrent les migrants chez beaucoup d'entre nous, la peur de ce que l'on ne connaît pas. On ne peut pas parler d'invasion, comme on l'entend parfois, dans un pays de 67 millions d'habitants !

La fraternité aujourd'hui est ce qui peut nous éviter des troubles dans quinze ans, conséquences d'une intégration ratée de tous ceux qui auront survécu à la traversée de la Méditerranée (plus de 10 000 personnes y ont perdu la vie depuis 2014) et auront si vite constaté que l'image de la France transmise au-delà de ses frontières par la publicité, la télévision ou Internet n'était qu'un leurre.

**Propos recueillis par Henry Masson,
Bénévole à La Cimade**



D'une fraternité à l'autre, un travail

Au début de son histoire en 1871, les pasteurs de la Mission populaire sont des modèles auxquels s'identifier. Comme eux, les ouvriers doivent bien s'habiller, ne pas boire d'alcool, bien parler, être sérieux au travail ... Cette nouvelle hygiène de vie – vécue grâce à la rencontre avec un Jésus rédempteur – permet aux ouvriers d'améliorer leur quotidien, leur vie familiale, voire de progresser socialement. Se crée une fraternité qui est d'abord celle de personnes se ressemblant dans un moralisme vécu, une fraternité entre « mêmes », clones produits par la conversion au Christ.

À partir des années 1900, la Mission populaire évolue. Les centaines de petites salles de prières laissent la place aux « Fraternités » : des lieux moins nombreux, avec des activités culturelles et sociales. Le projet évolue, s'inspirant des réflexions de Tommy Fallot, fondateur du Mouvement du Christianisme social, qui dans l'ouvrage *Les Fraternités de demain* imagine des lieux où « croyants et incroyants agissent ensemble pour la justice au nom de l'Évangile ». La compréhension de la fraternité change. Sont accueillis croyants et incroyants. Dans les années 1930 à Belleville et dans le 18^e arrondissement de Paris, les familles juives qui ont fui l'Europe de l'Est sont accueillies et seront cachées pendant la deuxième guerre mondiale. Il ne s'agit plus d'espérer que l'autre devienne comme moi, la fraternité ne concerne plus un « même » mais des personnes avec une diversité de croyances et de parcours.

Élargir la fraternité aux réalités d'aujourd'hui

Ainsi aujourd'hui, la fraternité se vit dans la Mission populaire sous le signe du différent. Les termes qui reviennent couramment sont ceux d'« accueil inconditionnel », de « lieux des rencontres improbables », de « voyage

sur place »... La fraternité avec un autre qui n'est pas comme moi est valorisée. Les activités sont nombreuses en direction des migrants comme les cours de français ou la domiciliation. Les activités comme le soutien scolaire ou la solidarité par le vêtement rendent visible la diversité du populaire d'aujourd'hui dans les grandes villes. L'importance donnée aux repas en commun et aux fêtes sont autant d'occasions de rencontre et de partage pour vivre concrètement cette

fraternité. En ayant été la première Église de la Fédération protestante de France à bénir des couples homosexuels, en réfléchissant à la notion d'inclusivité, en ayant des activités autour des handicaps, la Mission populaire a élargi cette fraternité aux réalités d'aujourd'hui.

La fraternité, un travail de tous les jours

Mais si la fraternité est une conviction, elle ne vit pas toujours facilement. Comme le remarquait Paul Ricoeur au sujet du meurtre d'Abel par son frère Caïn, la fraternité n'est pas donnée, elle est toujours à construire. Souvent les membres de la Mission populaire échangent sur les difficultés de la fraternité. Comment faire pour que dans une distribution de vêtements, la présence des SDF ne chasse pas les

familles et inversement ? Que faire des discours racistes ? Comment éviter d'avoir d'un côté des bénévoles blancs des classes moyennes et de l'autre des personnes aidées « de couleur » des classes populaires, avec les enjeux de pouvoir et domination qui peuvent apparaître ? Comment gérer les conflits autour d'un islam plus visible dans ses habits et ses habitudes alimentaires ? Il n'y a pas de recette miracle mais un travail de tous les jours : se parler, expliciter les gênes et les questions, vivre des choses ensemble, se rencontrer comme personnes au-delà des apparences, se battre ensemble pour des enjeux communs de la vie quotidienne du quartier. ■

Stéphane Lavignotte,
Pasteur de la Mission populaire
de Gennevilliers (92)

Pour aller plus loin

Découvrez également l'article
Depuis quand et pourquoi des
Fraternités à la « Mission Popu-
laire Évangélique de France » ?
de Bruno Ehrmann, du foyer de
Grenelle sur le site de la FEP :
www.fep.asso.fr



Lorsque la fraternité est mise à mal par les violences

Malgré l'accueil et l'accompagnement qu'ils doivent offrir, les structures d'hébergement, les hôpitaux, la prison et l'école restent trop souvent des lieux de violence, souvent institutionnalisés. Des pistes existent pour en sortir.

Bon nombre de violences vécues dans les institutions sont liées au fonctionnement, aux cadres établis ou aux habitudes de travail, sous couvert d'une société qui les a intégrées et normalisées. Et ce, malgré l'engagement du personnel qui peut subir, de son côté, des contraintes et des pressions. « *La routine est la première cause de violence* », selon Nadine Davous, médecin et membre du comité d'éthique au sein de l'Assistance Publique - Hôpitaux de Paris.

La lassitude ou bien le malaise qu'éprouve toute personne vis-à-vis d'une situation ou d'une personne fait qu'elle peut se réfugier derrière des standards pour ne pas réfléchir autrement. Les personnes exclues socialement subissent de nombreuses formes de violence, d'abord celle de la société qui les rejette ou est indifférente à leur égard.

« *Ce peut être l'attitude de passants dans la rue qui marchent devant une personne, faisant la manche, sans la regarder* », explique Patrick Pailleux, directeur général de l'ABET Solidarité à Lille.

Un manque de temps

La violence surgit aussi à cause des contraintes administratives et financières qui font peser, sur les associations d'aide, un poids important et parfois excessif. Ces contraintes peuvent se traduire par une diminution des moyens et du temps accordé pour le suivi des bénéficiaires et la connaissance de leur parcours et de leurs besoins. « *Quand les gens n'ont pas eu de réponses positives par rapport à une demande, c'est toujours difficile pour eux. S'entendre dire qu'on ne peut rien faire pour soi et qu'on va devoir passer la nuit dehors parce qu'on s'est fait aiguiller au mauvais endroit est vécu comme une injustice* », souligne Emmanuelle Faivre, cheffe de service de l'accueil de jour La Maison dans la rue. « *Au sein même des foyers d'accueil peut s'immiscer, dans le quotidien, une violence involontaire qui découle de l'organisation même de*

la structure. La contrainte des horaires, le règlement, l'obligation de rendre des comptes, etc. sont autant de pressions exercées sur les bénéficiaires. Pour les personnes sans domicile, rentrer à une certaine heure et ne pas pouvoir ressortir du centre d'hébergement, c'est insupportable. C'est une pression qu'on ne supporterait pas soi-même », estime Patrick Pailleux. « *De même qu'il ne sert à rien de priver de boisson quelqu'un qui a des problèmes d'alcool ; il faut plutôt l'accompagner.* »

“
La bienveillance et notre manière d'être aux autres ne sont pas innées, elles s'apprennent.
”

Une violence légitimée

En prison, la violence est également multiple mais c'est aussi un lieu de violence institutionnalisé : « *Contraindre quelqu'un à vivre dans un espace clos, c'est déjà lui faire violence* », explique Brice Deymié, pasteur et aumônier national des prisons à la Fédération protestante de France. Celle-ci est d'autant plus insinueuse qu'elle est légitimée par la société mais plus

ou moins comprise et acceptée par les détenus. « La plupart d'entre eux expriment un malaise envers l'administration, ils subissent des vexations et des frustrations qu'ils ressentent, sans pouvoir les nommer. On attend d'eux qu'ils payent une dette à la société mais on n'a jamais vraiment bien défini ce qu'est la dette. La société porte un regard ambivalent sur la prison : c'est un lieu où elle peut satisfaire son désir de vengeance envers des personnes qui se sont mal conduites mais elle attend de la prison qu'elle joue un rôle de réinsertion. »

D'autres lieux connaissent ce problème institutionnalisé, là où parfois on serait loin de l'imaginer. C'est le cas de l'hôpital, lieu de soins mais aussi d'expression de plusieurs formes de violence. « Elle peut être physique lorsqu'elle est imposée par le protocole médical sur un patient à qui on fait subir une contention physique ou chimique », explique Nadine Davous.

Imposer un soin, une toilette quotidienne ou forcer quelqu'un à manger est également violent. « Ces soins sont dictés par une forme de routine. On impose aux patients un tempo parce que l'institution ne permet pas une grande souplesse. » Enfin la violence peut être aussi verbale quand le personnel médical oublie qu'il a des personnes à part entière en face de lui et pas seulement des cas à traiter. « Il arrive que les gens s'expriment avec une familiarité excessive alors qu'ils ne se le permettraient pas à l'extérieur. C'est un abus de pouvoir rendu possible à cause de la vulnérabilité des patients qui n'osent pas contredire le personnel soignant », analyse Nadine Davous.

L'abus d'autorité se fait aussi sentir dès l'école, lieu pourtant d'apprentissage du vivre-ensemble. « Dire à voix haute les notes devant toute la classe ou bien ne pas écouter les élèves peut s'avérer déstabilisant et même parfois désastreux pour eux », explique Edith Tartar Goddet, psychologue clinicienne et psycho-



sociologue. « Parfois les enseignants, pas toujours soutenus par une autorité bienveillante, n'ont même pas conscience de ces violences qu'ils exercent par petites touches. »

Apprendre la bienveillance

Alors comment faire pour enrayer la violence ? La bienveillance et notre manière d'être aux autres ne sont pas innées, elles s'apprennent, fait remarquer Edith Tartar Goddet. Selon la psychosociologue, le problème en France est notre culture de la hiérarchie. « Pourtant, la société a évolué, prônant davantage des relations plus égalitaires. »

L'enfant ou le bénéficiaire doit pouvoir être un interlocuteur à part entière, acteur de son éducation ou du service qu'on lui propose. Cela passe par donner du sens à ce qu'on fait, mettre en place des actions qui participent au vivre ensemble, desserrer les règles et les contraintes et également développer la coopération et le sentiment d'appartenance à une structure et à la société.

Des actions concrètes vont dans ce sens aujourd'hui. Des associations de personnes accompagnées ou accueillies dans des

centres d'hébergement se créent, s'institutionnalisent et sont reconnues par les pouvoirs publics. Des lieux de parole et de décision sont également partagés avec les bénéficiaires : « À la Maison dans la rue, nous invitons les usagers à participer aux ateliers théâtre pour tisser des liens et s'exprimer », précise Emmanuelle Faivre. « À l'hôpital, il existe de nombreuses commissions mixtes sur le droit des malades et des groupes de bénévoles réfléchissent sur l'éthique », fait remarquer Nadine Davous. Brice Deymié regrette qu'en France la question ne se pose pas souvent pour les détenus alors que dans d'autres pays, la mise en place de groupes de représentants de détenus a fait diminuer la violence.

Le personnel et les encadrants doivent aussi pouvoir s'interroger sur leur manière de travailler. « Il faudrait toujours adopter une stratégie du questionnement pour savoir si on répond au mieux aux besoins », estime Nadine Davous. La formation à la gestion des conflits, à l'écoute, la connaissance des autres acteurs sociaux, l'accueil de stagiaires ou de personnes extérieures qui posent un regard neuf, sont autant de pistes à explorer.

« La meilleure prévention à la violence, c'est l'écoute », conclut Nadine Davous.



Fabienne Delaunoy,
Journaliste

“
La violence surgit aussi à cause des contraintes administratives et financières qui font peser, sur les associations d'aide, un poids important et parfois excessif.
”

Vie

de la fédération



Journées nationales 2018 : violence et fraternité

Les 6, 7 et 8 avril 2018, la Fédération de l'Entraide Protestante organise ses journées nationales sur le thème « Violence et fraternité », à Paris, au Palais de la femme.

Guerres, management, médias, familles, argent, frontières... la violence nous sidère, à proprement parler et nous rend très souvent incapables de porter un regard posé et constructif sur cette composante intime de notre humanité. La violence s'installe aussi au cœur de l'action sociale sanitaire et médico-sociale, univers que l'on voudrait tant sanctuariser pour donner un temps de repos aux personnes qui en sont victimes... Mais si notre réflexe est souvent d'apporter la fraternité en réponse ou en traitement de la violence, il n'est pas aussi aisé d'envisager ce mode en réponse facile à la violence.

Identifier la violence et tenter d'y répondre par la fraternité

Quelles violences ? Quelles fraternités ? La devise républicaine a beau jeu d'invoquer ces beaux mots au fronton de tous nos édifices, leur mise en œuvre est plus souvent plus que théorique. La violence et la fraternité ne cohabitent-elles pas chez les hommes depuis la

genèse ? Les journées nationales 2018 de la Fédération de l'Entraide Protestante réuniront sociologues, théologiens et responsables associatifs pour cerner ces concepts et leur expression quotidienne. La FEP et ses adhérents tenteront d'approcher un double défi : identifier la violence et tenter d'y répondre par la fraternité.

Quatre grandes séquences viendront enrichir nos débats :

- un apport conceptuel, autour d'Hervé Ott et de Thomas Sauvadet ;
- un temps d'expression, riche, animé et grand public, présentant les facettes de notre sujet ;
- un travail collaboratif, animé sur le mode « intelligence collective » ;
- un partage associatif, autour de notre assemblée générale.

Nous comptons sur votre expérience et votre intérêt pour affronter ce défi intense ! Mais si nous ne le faisons pas à plusieurs, comment pourrions-nous le faire ? ■

Journées Nationales 2018
Violence et fraternité
6, 7 et 8 avril 2018
Palais de la femme -
Fondation de l'Armée du Salut
94 rue de Charonne - 75011 Paris

Prix FEP de l'initiative



Le prix FEP de l'initiative a pour vocation de récompenser les initiatives entreprises par les associations et fondations œuvrant dans les secteurs : sanitaire, médico-social et social. Ces initiatives concernent soit une action à réaliser, soit une réalisation déjà opérationnelle ou en cours d'élaboration et de mise en place. Au terme d'un processus de sélection, le jury a présélectionné six dossiers. Les lauréats se verront remettre, au cours des journées nationales, le premier prix doté de 8000 euros ainsi que les deuxième et troisième prix dotés chacun de 6000 euros.

Parution : Rapport annuel 2017

Le Rapport annuel 2017 de la Fédération de l'Entraide Protestante vient de paraître. Vous y retrouverez les actions entreprises en 2017 par la fédération au niveau national et régional, ses

axes stratégiques de travail ainsi que l'ensemble de ses engagements en faveur d'une société plus inclusive et fraternelle. ■

Retrouvez le Rapport annuel 2017 sur le site de la FEP, rubrique publications : www.fep.asso.fr



Journée des communicants FEP et FPF



Le 1^{er} décembre dernier, les communicants des réseaux de la FEP et de la Fédération protestante de France (FPF) se sont réunis pour un temps de partage et d'échange.

Cette réunion organisée chaque année depuis trois ans, permet aux communicants des œuvres et des Églises d'échanger sur leurs pratiques mais aussi d'imaginer des projets

et des actions de communication communes. En 2018 ce sont les projets Label Église verte (prochainement décliné à la diaconie) et la refonte de la plateforme d'embauche *Carrefour de l'engagement protestant* qui ont retenu l'attention.

Une prochaine réunion sera organisée à la rentrée 2018. ■

Des outils pour nos membres

La Fédération de l'Entraide Protestante met à disposition de ses adhérents des outils de communication destinés à faciliter leurs prises de parole et représentations publiques. Parmi ces outils, un kit de trois affiches présentant l'activité des entraides de paroisses : « Une entraide, qu'est-ce que c'est », « L'entraide et ses partenaires » et « Les défis des entraides pour demain » ainsi que le logo « membres de la FEP » à placer en accompagnement du logo

initial et qui permet de valoriser l'appartenance au réseau de la FEP. Ces outils sont disponibles gratuitement sur simple demande. ■

Pour plus d'informations, contactez : communication@fep.asso.fr

Il est disponible en ligne sur : www.fep.asso.fr et en version papier sur simple demande à : eva.fernandes-matos@fep.asso.fr



Vie

de la fédération

Retour sur le colloque

« Très grande exclusion : quelles solutions pour les oubliés de la solidarité ? »

Le 6 décembre dernier, la Fédération de l'Entraide Protestante organisait, avec la Fédération des acteurs de la solidarité, la Fondation de l'Armée du Salut et le Samu social de Paris, un colloque intitulé « Très grande exclusion : quelles solutions pour les oubliés de la solidarité ? »



Ces dernières années, les associations adhérentes sont confrontées à de nouvelles formes d'exclusion et de pauvreté avec l'émergence d'une population de personnes en situation de forte précarité et qui ne bénéficient pas des dispositifs de droit commun, comme l'accès à un hébergement ou aux soins. Cette exclusion qui

impacte aussi les champs social et affectif génère une population d'« invisibles » qui finit par sortir des écrans radars de la protection sociale et de l'action associative. Comme l'explique Patrick Pailleux, président de la commission nationale exclusion de la FEP, « *ce public est encore mal connu car la société n'a pas eu le temps*

de se rendre compte de son émergence, ni d'apporter des réponses adaptées. »

Ce colloque s'est donc intéressé à deux publics identifiés comme prioritaires dans la lutte contre la très grande exclusion : les personnes à la rue vieillissantes et les personnes aux droits incomplets. Rassemblant



- comment décroiser les secteurs et assurer la mixité ? ;
- assurer l'inconditionnalité de l'accueil ;
- assurer la participation des personnes accueillies ;
- comment impliquer tous les acteurs ?.

Pour clôturer cette journée d'échange et de réflexion, Louis Gallois, président de la Fédération des acteurs de la solidarité, Éric Pliez, président du Samu social de Paris, et Jean-Michel Hitter, président de la Fédération de l'Entraide Protestante, ont dressé les premières pistes de solutions pour permettre de lutter efficacement

experts, acteurs de terrain et personnes accueillies, il a permis d'interroger les dispositifs actuels aux côtés du Défenseur des droits, Jacques Toubon, de Florent Gueguen, directeur général de la Fédération des acteurs de la solidarité ou encore de l'anthropologue Wenjing Guo.

Dans le cadre de la table ronde « Créer des réponses adaptées », cinq expériences d'accueil et d'accompagnement innovantes développées au sein des associations ont été présentées et discutées. Les participants étaient également invités à suivre un atelier afin de s'interroger en petits groupes sur les pratiques des professionnels du secteur. Quatre thématiques de travail étaient proposées :



et durablement contre la très grande exclusion. Trois grandes idées retenues : respecter l'inconditionnalité de l'accueil, assurer la communication avec la société civile, et décroiser les secteurs pour travailler ensemble.

En 2018, les commissions nationales Exclusion et Accueil de l'étranger de la FEP vont poursuivre leurs travaux de réflexion et d'analyse pour proposer un second colloque ciblant deux autres publics prioritaires : les personnes souffrant de troubles psychiatriques et les publics souffrants d'addiction(s). ■

[Vous pouvez retrouver dès à présent le contenu du colloque et les interviews réalisées sur le site de la FEP : www.fep.asso.fr](http://www.fep.asso.fr)



Vie

de la fédération en région



Arc Méditerranéen



Un automne de rencontres

Cet automne, l'actualité de la région Arc Méditerranéen a été ponctuée de rencontres entre les associations pour échanger sur l'actualité de leurs actions, s'entraider et développer des projets communs.

À Montpellier, le 2 octobre, un apéritif a rassemblé les associations des environs dans les locaux de l'association Initiatives. Deux préoccupations majeures en sont ressorties : les suppressions des contrats aidés dans les associations et la situation des mineurs non accompagnés, non pris en charge par les pouvoirs publics, en danger dans la rue, aux mains de divers trafiquants. À Grasse, ce sont les entraides

de la région est de la Côte d'Azur qui se sont retrouvées le 21 octobre pour une sensibilisation à l'accueil de l'étranger, en présence d'une représentante de la Cimade de Nice. La coordinatrice de la Plateforme protestante pour l'accueil des réfugiés a développé les objectifs et les actions de celle-ci, encourageant les entraides à poursuivre leur mobilisation dans cet accueil. Le 28 novembre dernier, à Uzès, les entraides du Gard ont été reçues par l'Entraide Protestante d'Uzès pour une journée de formation sur l'accueil et l'accompagnement dans les lieux de distribution alimentaire et épiceries sociales. Enfin, le 20 décembre, les associations de Marseille et environs se sont retrouvées autour d'un buffet partagé pour mieux se connaître et échanger sur les actions, préoccupations et projets de chacune. ■

Miriam Le Monnier,
Secrétaire régionale
de la FEP-Arc Méditerranéen

Rhône-Alpes-
Auvergne-Bourgogne



Rencontre et formation

Dans la région, les associations se sont retrouvées pour se former à la communication, en fonction de leurs besoins, et également pour développer des partenariats.

À Décines, le 25 octobre, le groupe des EHPAD s'est réuni, avec la participation de David Germain de la Fondation de l'Armée du Salut, pour traiter le sujet de la communication en cas de crise dans leurs établissements.

Le 29 novembre, à Lyon, c'est le groupe Cop'ins - Collectif des Œuvres Protestantes pour l'Insertion et le Social - qui a travaillé sur les relations entre ces associations et les paroisses de l'Église Protestante Unie de France pour développer les relations existantes et trouver un soutien dans la recherche de financements et de bénévoles. Enfin, le 9 décembre, à Grenoble, la FEP a proposé une formation pour les bénévoles des entraides de la région sur la communication des associations. Communiquer : pourquoi ? Avec qui ? Comment ? ■

Miriam Lemonnier,
Secrétaire régionale FEP
Rhône-Alpes-Auvergne-Bourgogne

Nord - Normandie -
Île-de-France



Formation « Faire vivre mon association »

Épauler les associations dans leur action et la concrétisation de leur projet associatif, tel était le but de la formation « Faire vivre mon



association » qui a eu lieu le mardi 28 novembre dans les locaux du Diafrat, à Paris.

Au programme pour les cinq entraides participantes, exploration des méandres de la loi de 1901 et passage en revue des principaux cadres juridiques et fiscaux qui régissent la vie d'une association ; remise en question de son association et de sa démocratie interne grâce à l'outil « Comment va mon association ? » mis à disposition par la FEP et échanges sur la notion de « faire équipe » et l'animation du bénévolat.

Cette journée s'inscrit dans le cadre des formations proposées par la FEP dont tous les adhérents peuvent bénéficier sur simple demande. ■

Vincent Malventi,
Chargé de mission régional
Île-de-France

Bénévolat, joies et limites

Couvrant un territoire qui va de Melun à Nevers et de Fontainebleau à Troyes, le secteur « des forêts » compte une demi-douzaine

d'entraides dont le dynamisme n'est plus à prouver.

Chaque année, ces dernières se réunissent pour une journée de convivialité et de réflexion. L'occasion de faire un point sur l'actualité de chacun et de mettre en commun les idées et initiatives qui ont germé tout au long de l'année, mais aussi de débattre d'un sujet touchant à la diaconie. En 2017, c'est l'entraide de Fontainebleau qui a accueilli cette journée, dont le thème était « Bénévolat, joies et limites ».

L'édition de mars 2018 aura lieu en terres bourguignonnes, puisque c'est l'entraide d'Auxerre qui, cette fois-ci, s'est glissée dans le costume de chef d'orchestre. Cette fois, la réflexion portera sur la dignité des personnes accueillies au sein des entraides.

Vincent Malventi,
Chargé de mission régional
Île-de-France

AGENDA

Janvier 2018

29 janvier,

Réunion du comité régional de la FEP-Arc Méditerranéen

31 janvier,

Réunion Cop'Ins à Lyon

Février 2018

28 février,

Réunion groupe EHPAD de la FEP-Rhône-Alpes-Auvergne-Bourgogne

Mars 2018

12 mars,

Réunion du comité régional de la FEP-Arc Méditerranéen

Avril 2018

6,7 et 8 avril,

Journées nationales de la Fédération de l'Entraide Protestante à Paris

*Retrouvez l'agenda complet sur :
www.fep.asso.fr*

culture



Les protestants 500 ans après la Réforme - Fidélité et liberté

À l'occasion du 500^e anniversaire de la Réforme, la Fédération protestante de France a confié au professeur Michel Bertrand la coordination éditoriale d'un livre-événement faisant le point sur les convictions et les engagements des protestants de France. Plus de cinquante auteurs représentant toutes les sensibilités

à lire

présentes au sein de la Fédération protestante de France explorent les racines historiques du protestantisme, ses fondements théologiques, ses différentes formes d'engagement et de témoignage dans la société contemporaine, sans occulter les questions qui font encore débat au sein de cette grande famille si diverse.

Les très nombreuses illustrations donnent à découvrir les multiples visages du protestantisme. ■

Les protestants 500 ans après la Réforme - Fidélité et liberté

Dir. Michel Bertrand,
Olivetan, 2017, 408 p., 29 €

à lire



Un bruit de balançoire

« Ma vie n'est rien qu'écrire. Le panda mange de l'eucalyptus, moi de l'encre. »
Pour la première fois, Christian Bobin

livre un texte entièrement composé de lettres. Rares et précieuses, elles sont adressées tour à tour à sa mère, à un bol, à un nuage, à un ami, à une sonate. Sous l'ombre de Ryokan, moine japonais du XIX^e siècle, l'auteur compose une célébration du simple et du quotidien. La lettre est ici le lieu de l'intime, l'écrin des choses vues et aimées. Elle célèbre le miracle d'exister. Et d'une page à l'autre, nous invite au recueillement et à la méditation. « J'ai interrogé les livres et je leur ai demandé quel était le sens de la vie, mais ils n'ont pas répondu. J'ai frappé aux portes du silence, de la musique, et même de la mort, mais personne n'a ouvert. Alors j'ai cessé de demander. J'ai aimé les livres pour ce qu'ils étaient, des blocs de paix, des respirations si lentes qu'on les entend à peine. » ■

Un bruit de balançoire,
Christian Bobin,
L'Iconoclaste, 2017, 112 p., 19 €

jeu



Réform'Action : la réforme en jeu

Découvrez *Réform'Action*, le jeu de société élaboré au Service de l'Enseignement Religieux et de la Catéchèse de l'Uepal.

Le principe est simple : les trésors de la Réformation ont été volés et cachés dans une bibliothèque. Deux équipes d'enquêteurs se lancent à la recherche de ces objets, pour les rapporter au Musée de la Réformation.

Le Directeur du musée (le meneur de jeu) pose des questions pour vérifier qu'ils sont bien des enquêteurs spécialistes des pièces anciennes et non les voleurs.

Les enquêteurs rencontrent aussi quelques obstacles mais sauront, ensemble, les surmonter : c'est la force du travail en équipe. ■

Réform'Action

À partir de 8 ans

Prix : 22,50 € l'unité

20 € à partir de 5 exemplaires achetés

Disponible sur www.uepal.fr



Notre charte

La pauvreté et les précarités,
le chômage, la solitude, l'exclusion
et les multiples formes de souffrance
ne sont pas des fatalités.

Ce sont des signes manifestes et douloureux d'un ordre culturel, social et économique qui ne laisse que peu de place aux êtres fragiles et vulnérables. Ces atteintes à la dignité humaine sont en contradiction avec la Déclaration universelle des Droits de l'Homme et en opposition avec l'Évangile. Il est inacceptable qu'un être humain soit enfermé dans sa souffrance ou abandonné dans sa douleur. Il est inacceptable qu'un être humain ne puisse manger à sa faim, reposer sa tête en un lieu sûr et ne soit considéré comme membre à

part entière du corps social. Où qu'il soit et quel que soit son itinéraire personnel, il s'agit toujours d'une négation de la vie. Les membres de la Fédération de l'Entraide Protestante unissent leurs efforts pour rendre concrète et immédiate la solidarité dont ils proclament l'urgence et l'efficacité. Ils mettent en œuvre des actions diverses pour soulager les souffrances physiques et morales, accueillir et accompagner les personnes en situation de détresse. Au-delà de cette aide nécessaire, ils s'attachent à discerner et à nommer les causes des

souffrances et de la pauvreté. Leur objectif est de mobiliser les femmes et les hommes dans une commune prise de conscience des souffrances et des injustices qui défigurent le monde afin qu'ils puissent agir pour plus de fraternité. Les membres de la Fédération de l'Entraide Protestante se fondent sur les promesses de vie et de paix du Dieu d'amour et s'engagent, aux côtés de beaucoup d'autres, à en manifester les signes. Ils veulent affirmer la force libératrice de la Parole de Dieu, proclamer l'espérance, et œuvrer pour un partage équitable.



Portrait

Jacques Toubon

« Tendre à l'égalité »

En France, le Défenseur des droits est une autorité constitutionnelle indépendante qui, depuis 2011, est chargée de défendre les droits des citoyens face aux administrations. Le Défenseur agit également dans la promotion des droits de l'enfant, la lutte contre les discriminations, le respect de la déontologie des professionnels de la sécurité et la protection des lanceurs d'alerte.

Cette année, 90 000 dossiers ont été traités. « Jusqu'ici, nous sommes intervenus contre la grande pauvreté et la grande exclusion à travers le traitement de réclamations qui relèvent de nos compétences », explique Jacques Toubon, Défenseur des droits depuis 2014.

« Aujourd'hui, nous pensons aller plus loin grâce à la loi du 24 juin 2016 visant à lutter contre la discrimination à raison de la précarité sociale. » Pour Jacques Toubon, cette loi va avoir un effet levier parce qu'elle introduit un nouveau critère déterminant qui servira à évaluer la différence de traitement de la part d'une personne juridique ou morale, qu'elle soit du secteur public ou privé.

Poursuivre notre objectif d'égalité

« Cela va accentuer la possibilité de recours et nous permettre de poursuivre notre objectif d'égalité. » Car, regrette Jacques Toubon, peu de personnes, qui pourraient porter des réclamations auprès de cette autorité, le font.

Le taux de recours ne se situe qu'entre 10 et 15 %. Il précise : « Plus les personnes sont discriminées, plus elles se trouvent dans une situation d'injustice et d'inégalité et plus elles ont tendance

“ Plus les personnes sont discriminées, plus elles ont tendance à se résigner et à ne pas faire reconnaître leurs droits. ”

à se résigner et à ne pas faire reconnaître leurs droits. » Le fait est aussi, comme le reconnaît le Défenseur des droits, que cette autorité est très mal connue. « Cette année, nous avons mis l'accent sur la communication et nous nous sommes déplacés en région. Nous assurons

également la présence de 500 délégués territoriaux dans tous les départements de métropole et d'outre-mer. Nous aimerions davantage travailler avec les associations de terrain qui ne nous connaissent pas toujours bien. »

Travailler avec les associations

Ce travail avec les associations concerne notamment le logement. Des outils ont été mis en place : un guide *Louer sans discriminer* est paru il y a un an et une enquête a été réalisée en 2016 où l'on apprend que sur 5 300 personnes interrogées, 14 % en recherche de logements ont été discriminés, du fait qu'elles soient immigrées, cataloguées noirs ou arabes, mères isolées, en situation de handicap ou pauvres. On y apprend

également que la durée entre le début de la recherche et l'obtention d'un logement varie fortement, que l'on se tourne du côté du parc privé ou bien du parc social. « 80 % des personnes trouvent leur logement en moins d'un an dans le privé et seulement 37 % dans le public, alors qu'on sait que les demandes des logements sociaux concernent ceux qui ont le moins de revenus. »

Ces travaux sont largement diffusés, estime Jacques Toubon, particulièrement auprès des Ministères. Deux nouvelles études vont être lancées, notamment sur la discrimination par rapport au logement dans le parc privé et public.

« Il existe des dispositifs et des lois mais qui ne sont pas toujours très bien appliqués, comme le Droit au logement

opposable », selon Jacques Toubon qui appelle la société elle-même à se mettre en mouvement pour tendre à davantage d'égalités. ■

Propos recueillis par Fabienne Delaunoy

“ Il existe des dispositifs et des lois mais qui ne sont pas toujours très bien appliqués, comme le Droit au logement opposable. ”